

Parcours d'un prix Trillium

Michèle Matteau

Numéro 115, été 2002

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/41152ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)

1923-2381 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Matteau, M. (2002). Parcours d'un prix Trillium. *Liaison*, (115), 38–39.



Photo : Archives Liaison

Parcours d'un prix Trillium

Michèle Matteau

Le printemps 2002. Voilé. Fuyant. Pervers, même : il fait bondir un soleil resplendissant entre froid et pluie. Juillet en mai. Puis, un quotidien grelottant piétine sur le sol détrempé.

Mon printemps intime lui ressemble. Le 21 mars : lumineux et sensuel. Au sortir du salon du livre, un accident survient. Me voilà immobilisée, puis marchant à l'aide d'une canne pendant des semaines. Blessée physiquement, ébranlée psychologiquement, je broie du noir en maudissant cette glu brunâtre où s'est ancrée ma maison. Les dates de tombée ont des profils de guillotines. Mes doigts s'agitent sur le clavier. Je gagne ma vie. En maudissant la pluie.

Un soir de la mi-mai, mon éditeur me téléphone : je suis finaliste pour le prix Trillium. Incrédulité. Joie. Pincement de vanité. Je suis comblée. Être finaliste est en soi un honneur. Mon interlocuteur ajoute que le lauréat reçoit aussi un chèque... éloquent. Le chiffre fait frémir mon tympan. Je me mets à rêver pelouse.

Douze heures plus tard, un autre téléphone. De Montréal celui-là. Une sentence : ma mère souffre d'un cancer du pancréas qui s'est généralisé. Elle n'en a plus que pour quelques semaines à vivre.

Depuis quatre ans, elle souffre de la maladie d'Alzheimer. Je l'écoutais au téléphone aligner des

syllabes et des mots sans liens évidents pour moi. Parfois, dans un éclair de lucidité, elle se rendait compte que le son émis ne correspondait pas à ce qu'elle avait en tête. Elle se désespérait au bout du fil, elle qui avait attaché tant d'importance au mot juste. Frustrant. Terrifiant. Un jour, dans sa chambre, j'ai trouvé une inconnue aux yeux hagards, aux orbites proéminentes, au visage osseux et jaunâtre, qui portait son nom.

Le nom des finalistes est publié. J'ai vu et lu la pièce de Richard J. Léger. Forte et ironique. Une amie a lu Antonio D'Alfonso : elle ne tarit pas l'éloges. Une autre me décrit le livre d'Esther Beauchemin comme un bijou. Et l'on me parle de la puissance du roman de Melchior Mbonimpa. Je lis dans Internet le paragraphe consacré à chacun des finalistes. Je me sens bien humble...

Ma mère, bougie vacillante, s'éteint à la fin mai. Me voici retenue bien loin des vanités littéraires. La sympathie des meilleurs employeurs ne faisant pas reculer les échéances, je me remets vite au travail. Entre deux paragraphes, je surveille les ouvriers qui s'agitent dans ma cour. Le téléphone sonne. C'est Stefan Psenak qui me rappelle que nous sommes à trois jours du grand soir...

Je le sais. J'ai reçu ce matin l'invitation officielle, arrivée après un détour car j'ai changé d'adresse. Train du matin pour pouvoir relaxer un peu avant

l'heure de la convocation. Deux heures de retard pour quatre heures de parcours. Cher Via! Il faut faire vite.

Vieil édifice restauré au cœur de Toronto, le St. Lawrence Hall est magnifique. L'accueil est chaleureux. Sans prétention. Comme l'entrevue qui vient d'avoir lieu dans le parc d'en face avec Antonio D'Alfonso et moi, les seuls finalistes francophones présents. On nous fait passer dans un salon discret. Sur une table, les 12 œuvres en nomination sont étalées. Autour de la pièce, de grandes affiches associées à ces mêmes livres. On offre du vin. Je préfère de l'eau. Nouvelles présentations. Mais à mesure que le temps s'écoule, la tension monte. J'accepte le verre de blanc que l'on me tend. J'ai chaud. Je cherche à sortir. Le ministre arrive. Présentations. Civilités. Gentillesse. La tête me tourne un peu. Il me faudrait manger. Un serveur se présente. Il dépose le plateau de fromages sur la table. On nous appelle.

La salle de bal. Les gens s'entassent. Plafond superbe. Décoration ivoire sur fond corail. Au bout, une estrade. Micros et lutrins. À l'avant, les couvertures de nos livres agrandies, sur lesquelles est imprimé le logo du prix Trillium. Je suis émue.

Discours officiels. Humour. Monsieur le ministre de la Culture a inséré des extraits des œuvres des finalistes dans son discours. Il s'excuse de ne pouvoir en faire autant en français. Tout cela est sympathique. Presque bon enfant. Je suis plus à l'aise. Les animateurs font l'historique du Prix. Des noms célèbres résonnent dans mon oreille. Je suis à deux pas de la vanité...

Les finalistes francophones sont appelés sur l'estrade. Présentations. Photos. Nous recevons un encadrement de la page couverture de notre livre avec la mention «finaliste». Sourires. Photos. Nous redescendons dans la salle. J'entends à nouveau mon nom. Je me tourne vers l'estrade : on m'y invite. Ma fille aînée me rappelle le papier glissé, au cas où, dans mon sac à main.

Tout se bouscule, s'embrouille. Je rêve? Photos. Félicitations. Accolades. Dans ma main, un objet transparent. Et une enveloppe. Je lis le mot de remerciements. Je pense à mes parents. J'espère soudain de tout cœur que la vie existe après la mort : ils se doivent de participer, ce soir, à la récolte de ce qu'ils ont autrefois semé. Je regagne ma place. Chavirée.

Le lauréat anglophone proclamé, le tourbillon reprend. Photos à deux. Les objectifs sont braqués sur nous. «Rapprochez-vous.» Nous

obtempérons. «Davantage.» Nous nous plions aux ordres, un peu gênés tout de même... Richard B. Wright a peut-être l'habitude, lui, après le Giller et le prix du Gouverneur général! Mais je devine quand nos regards se croisent qu'il n'est guère plus à l'aise que moi. Photos avec les dignitaires. Sourires. Impressions sur le vif. Entrevues. Des mains serrent la mienne. Cordiales ou fuyantes. Je retrouve des visages connus. Félicitations chaleureuses, compliments ambigus ou allusions amères. Tout y est. En toute humanité.

Je bois un verre. Deux. Il faut célébrer.

Je me retrouve, à l'invitation d'Antonio D'Alfonso, chez des amis à lui. Je suis visiblement l'aînée au milieu de ces jeunes poètes et éditeurs dans la trentaine. Nous discutons. Un peu de tout. Beaucoup de littérature. De Barry Callaghan, chez qui nous sommes. Des deux solitudes canadiennes. De ce qui nous différencie. De ce qui pourrait bien nous rapprocher. Antonio prépare des pâtes pour cette vingtaine d'affamés volubiles. La discussion se prolonge dans la nuit. Quelques heures de sommeil agité. La course du matin. À la gare, pour changer l'heure du retour, puis vers la station radio-phonique.

Chez moi, les messages téléphoniques et électroniques se sont accumulés. Des amis sont venus porter des fleurs. Des ballons s'agitent sur le patio. Difficile de ne pas flotter encore un peu avec eux... Cette échappée à Toronto restera un souvenir impérissable! Une extravagante parenthèse.

J'ai accroché au mur de mon bureau l'affiche de *Cognac et Porto* et déposé en pleine lumière le trophée transparent du Prix. Le chèque? Pas besoin de beaucoup d'imagination pour savoir quoi en faire! Mais, comme après le Prix d'Ottawa, je suis vite retournée à mon ordinateur. Avec ardeur. En toute modestie. J'ai retrouvé mes personnages comme de vieux amis. Ils m'attendaient patiemment. Ils ont déjà repris la parole. Quand leurs pensées se métamorphosent en mots et en phrases sur l'écran cathodique, je suis pleinement heureuse.

Ma fenêtre est ouverte sur le jardin : j'entends babiller le ruisseau. La pelouse, gorgée de pluie, verdit. Les corolles des fleurs s'offrent timidement au jour naissant. Ma fille cadette nous a annoncé, hier, ses fiançailles. Mes chats s'impatientent devant mon peu d'empressement à les nourrir.

La vie a repris son cours...●

